**Le pouvoir de l’histoire à transformer pour « vivre mieux » ou pour « détruire »**

Les peuples indigènes ont beaucoup d’histoires fondatrices sur la création et la recréation. Ce sont elles, ainsi que nos autres histoires, qui sont nos racines et qui nous guident. Dans toutes nos cultures, les histoires ont été, et sont toujours, une source d’enseignement essentiel. Nos cultures étaient orales, bien que certaines histoires aient été racontées à travers des pictographies, ou des danses, des chansons et des symboles, ou représentées sur les ceintures wampum et lors de cérémonies et de rituels. Aujourd’hui nous avons recours aux moyens contemporains pour récupérer, conserver et transmettre nos modes de vie.

C’est sans doute à travers les récits que depuis toujours les hommes ont essayé de trouver un sens et une signification à leur vie. Les histoires nous aident à expliquer nos origines. Elles nous aident à affronter le bien et le mal, la question de la mort et de la vie après la mort, les mystères de la vie, et nos relations. Nous nous racontons des histoires. Nous transmettons ces histoires pour partager notre compréhension du monde, nos valeurs et nos croyances avec ceux qui nous entourent et avec les générations futures.

Dans cet exposé, je voudrais me concentrer sur le pouvoir des histoires et sur la manière dont nous avons tous, les peuples indigènes et les peuples des descendants des colons et des immigrants, utilisé les histoires pour influencer la vie des indigènes, en bien et en mal. Je vais vous raconter plusieurs histoires. Et j’aimerais aussi vous dire comment nous pourrions écrire ensemble une nouvelle histoire.

Voici la première.

Parmi les histoires du peuple Ojibway, il y a celle des Sept Grands-Pères. On la raconte également dans d’autres nations de la famille de langue algonquienne. J’aimerais vous la raconter. Elle se situe après l’histoire de la Création des premiers peuples et après l’histoire du Déluge. Nous avons aujourd’hui encore des histoires qui parlent de la *recréation de la terre* et des débuts des *deuxièmes peuples*. L’une d’elle, l’histoire des Sept Grands-Pères, raconte la reprise de la vie après la destruction par le déluge.

L’histoire parle de Sept Grands-Pères que le Créateur avait chargés de veiller sur les hommes. Les Grands-Pères, qui étaient des esprits puissants, voyaient que la vie était dure pour les hommes. Ils envoyèrent alors leur Osh-ka-bay’-wis (assistant) parcourir la terre et ramener celui qui pourrait aider les hommes à vivre en harmonie avec la Création. L’esprit messager descendit sur terre par six fois mais n’arriva pas à trouver une telle personne. Au septième essai, l’assistant trouva un petit bébé dans son couffin. Il comprit que c’était lui qu’il cherchait. Cet enfant était innocent. Il venait de quitter le Créateur, car c’était là qu’il avait été avant d’arriver dans le sein de sa mère. Il connaissait le Créateur et les esprits qui vivaient avec lui. L’esprit assistant laissa une poignée de tabac et prit le bébé, indiquant ainsi aux parents que leur enfant serait revenu un jour sain et sauf.

Quand il le présenta aux Sept Grands-Pères, l’un d’eux le jugea trop faible. Un autre lui dit d’emmener l’enfant aux quatre coins de l’univers et de lui montrer toute la création. Quand l’enfant eut sept ans, l’assistant le mena à nouveau devant les Sept Grands-Pères.

Alors qu’ils approchaient de leur hutte, l’enfant sut qu’il devait considérer son assistant, qui lui avait appris à survivre dans le monde, comme son *oncle*. Il sut aussi que lui-même, son oncle et tous venaient du Créateur.

Les Grands-Pères accueillirent le garçon et leur Osh-ka-bay’-wis (assistant) dans leur hutte, et le garçon y vit et apprit beaucoup de choses.

Edward Benton-Banai raconte la suite dans son livre *The Mishomis Book: The Voice of the Ojibway*. Voici ce qu’il écrit :

« Le premier Grand-Père indiqua un aw-kik’ (un navire) qui était recouvert d’un tissu de plusieurs couleurs. Chaque couleur correspondait à l’un des Quatre Points Cardinaux. Le Grand-Père dit : « Une de ces couleurs, le **mis-skwa’** (rouge) correspond au Sud. Le **Muk-a-day** (noir) correspond à l’Ouest. Le **Wa-bish-ka’** (blanc) correspond au Nord. Et le **O-za-wahn’** (jaune) correspond à l’Est. Ces couleurs représentent les quatre races de l’homme que le Créateur a mises sur la Terre. »

Le Grand-Père souleva le drap et dit au garçon de regarder à l’intérieur du bateau. D’un coup d’œil rapide, le garçon vit une beauté qu’il ne put comprendre. Il vit des couleurs qu’il n’avait jamais vues auparavant. Il vit tout d’hier et tout de demain. Ce bateau était comme une ouverture et il en sortait une musique que le garçon n’avait jamais entendue auparavant. Tout ceci, le garçon put le voir en un instant comme une vision rapide.

Le premier Grand-Père entra dans le navire et revint avec une substance en main. Il frotta le garçon avec cette substance. « Je te fais ce don ! » lui dit-il. Puis il passa le navire au deuxième Grand-Père qui y entra lui aussi puis enduisit le garçon d’un autre merveilleux don. Le navire fut ainsi passé d’un Grand-Père à l’autre… Chacun apporta un don au garçon. Puis les Grands-Pères dirent à l’assistant de trouver quelqu’un pour ramener l’enfant auprès des siens »1.

Après quatre tentatives, l’assistant trouva Ni-gig’, la loutre joueuse. Il alla trois fois chez Ni-gig’, chaque fois avec un autre message des Grands-Pères, mais la loutre était trop occupée à jouer pour l’écouter. Puis finalement, la septième fois, il réussit à convaincre la loutre de l’accompagner chez les Grands-Pères. Le narrateur continue ainsi :

« La loutre reçut les instructions des Grands-Pères et fut attentive à chaque détail. Puis la loutre et le garçon se mirent en route pour leur long chemin. Le garçon avait reçu un grand sac de dons à apporter aux siens de la part des Sept Grands-Pères. Ni-gig’ (loutre) et le garçon portèrent ce sac à tour de rôle. En chemin ils s’arrêtèrent sept fois. À chaque arrêt, un esprit vint et expliqua à l’enfant le sens des sept dons que les Grands-Pères lui avaient rapportés du navire.

1. Chérir le savoir c’est connaître la SAGESSE.
2. Connaître l’AMOUR c’est connaître la paix.
3. Le COURAGE c’est affronter le destin en restant intègre.
4. L’HONNÊTETÉ en toute situation est une preuve de courage.
5. L’HUMILITÉ c’est se reconnaître soi-même comme une partie sacrée de la Création.
6. La VÉRITÉ c’est savoir toutes ces choses »2.

Les esprits apprirent au garçon que chaque don avait son opposé, tout comme le mal est l’opposé du bien. C’était à lui d’apprendre aux siens la bonne manière d’utiliser les dons.

À chacun des sept arrêts, le garçon trouva un petit coquillage, le Megis. Il laissa à chaque fois une poignée de tabac et prit les coquillages. La loutre lui dit que ces coquillages représentaient le coquillage que le Créateur avait utilisé pour envoyer son souffle sur les quatre éléments sacrés et donner la vie à l’homme Originel.

Le voyage dura une vie entière. Quand le garçon, qui était désormais un vieillard, arriva aux abords de son village, ses parents l’accueillirent et surent qui il était. Il sortit un don de son sac et dit à ses parents : « Je vous donne ceci. Ce don représente le pouvoir, l’amour et la miséricorde du Créateur »3.

Arrivé au milieu du village, il s’arrêta et posa son sac. Et il raconta à son peuple tout ce qu’il avait appris et vécu. Il leur distribua plusieurs dons (quelques-uns sur le moment et d’autres plus tard). Il les aida à grandir et leur apprit à mieux équilibrer les deux parties, spirituelle et physique, de leur être4.

Aujourd’hui ces sept dons – sagesse, amour, respect, courage, honnêteté, humilité et vérité – sont reconnus par la plupart des Anishinabe comme étant des principes directeurs de notre vie. Ils représentent l’évolution et la transformation qui doit se produire en nous sur notre chemin vers une maturité de l’esprit, ou sur la « bonne route rouge ».

Il faut une vie entière pour parcourir la route de notre vie physique, de la naissance à la mort, ou autrement dit de la porte Est à la porte Ouest. Ce chemin est parfois appelé « le chemin des épreuves ». Il faut une vie entière pour que nous nous transformions et que nous transformions nos vies et les épreuves sur notre chemin. Il faut une vie entière pour vivre pleinement ces dons.

Les dons nous disent comment nous devons avancer sur le chemin de la maturité, qui mène du Sud au Nord. Ce chemin de la maturité est le chemin qui part de la jeunesse – quand nous prenons conscience pour la première fois des relations avec ce qui nous dépasse et que nous décidons comment les aborder – et qui va vers la vieillesse qui est le moment où l’on transmet ces dons aux générations futures.

Les deux chemins se croisent lorsque chacun de nous se trouve dans la roue de médecine de notre vie. C’est là que nous prenons nos décisions et faisons nos choix. C’est là que se tient l’arbre de vie. Le centre est aussi le lieu où se trouve le Créateur, le point de départ et d’arrivée de toute création.

Pendant que nous apprenons, au cours du chemin du Sud au Nord, nous apprenons aussi à respecter nos aînés qui ont parcouru ce chemin. Les aînés, qui nous montrent à travers leurs paroles et leurs actes qu’ils sont devenus plus sages, aimants, respectueux, courageux, honnêtes, humbles et disent la vérité, méritent notre respect. Nous voyons en eux des personnes mieux intégrées et à qui nous pouvons demander conseil. À ce propos, dans certaines versions de l’histoire le garçon est appelé « le premier aîné » puisqu’il était vieux lorsqu’il est revenu auprès des siens.

Une des choses qui m’a toujours étonnée dans la manière dont les dons des Grands-Pères sont présentés, c’est qu’ils ne sont pas simplement nommés. Ils incluent toujours des relations. Et ils sont dynamiques. C’est la description des processus par lesquels on peut atteindre le don, ou les fruits grâce auxquels on peut reconnaître le don.

Pour atteindre la sagesse, nous devons apprendre à aimer la connaissance. Si nous recueillons les connaissances et apprenons à les chérir, ce qui normalement n’arrive jamais instantanément, nous grandissons en sagesse.

Nous avons besoin d’aimer et de connaître l’amour, afin d’atteindre la vraie paix intérieure. L’amour s’exprime par la gentillesse, la fidélité et par d’autres moyens encore. Nos enseignements nous disent que les plantes nous apprennent la gentillesse. Beaucoup de nos frères et sœurs les animaux peuvent nous apprendre la fidélité. Tout comme le soleil et la lune peuvent nous apprendre ce qu’est servir l’amour fidèle, car jamais ils ne s’arrêtent dans leur tâche. Nous devons « connaître l’amour » en aimant et en étant aimés.

Nous devons honorer la création tout entière. Nous devons apprendre à *agir honorablement* envers tous les êtres vivants, y compris le Créateur. Une telle compréhension se révèle à travers des attitudes et des comportements de respect. Nous pourrions développer davantage encore notre compréhension de ces dons, comme nous venons de le faire, mais je vais m’arrêter là.

L’histoire raconte aussi que les Grands-Pères ont dit au garçon que ces dons devaient être utilisés ensemble. Ils lui ont dit que si nous essayons de n’en pratiquer qu’un seul en ignorant les autres, nous finirons par faire le contraire. Le processus, l’évolution et la transformation font tous partie de ces dons. De même que l’équilibre.

Aujourd’hui, on parle des Enseignements des Sept Grands-Pères, ou parfois des Enseignements des Sept Grands-Mères. Ils sont une vision d’une bonne manière de vivre, d’une manière intègre de vivre. Les Enseignements des Sept Grands-Pères ne sont qu’une partie des enseignements qui constituent la richesse des approches du monde et des modes de vie indigènes, dont la plupart sont contenus dans des histoires.

Parmi les autres enseignements, il y a ceux de la roue de médecine. Ils recouvrent tous les aspects de la vie pour nous qui sommes des êtres spirituels qui vivent et s’expriment dans un corps physique, et qui marchent sur le chemin du retour vers le monde spirituel. Ils nous incitent à vivre en bonne relation avec nous-mêmes, avec les autres êtres humains, avec notre Créateur et avec la création tout entière.

Les peuples indigènes ont développé, comme je l’ai dit plus haut, un sentiment fort et net de responsabilité envers la terre. Notre compréhension de ce que signifie *vivre comme il convient* suppose que nous vivions en respectant les autres créatures et en partageant avec elles les biens de la terre. Nous avons aussi créé des liens très forts avec la famille, la communauté et les clans qui nous ont incités, permis et aidés à placer la vie et le bien-être de la communauté au-dessus de la vie et du bien-être individuels. Plus de cinq cents ans de colonisation ont endommagé ces deux types de relation, en particulier le lien avec la famille et avec la communauté.

Je pense que lorsque nous vivons selon les valeurs et les enseignements de nos ancêtres, nous vivons « mino bimaadiziwn ». Leanna Simpson a traduit cette expression Ojibway par « vivre la bonne vie » ou « l’art de vivre la bonne vie ». Elle dit que Winona La Dule traduit cette même expression par « perpétuelle renaissance »5.

Sur le site internet du Seven Generations Educational Institute, créé par et pour les peuples indigènes, *mino bimaadiziwn* est traduit par « la norme en fonction de laquelle nous sommes invités à vivre nos vies »6.

Il y a sept principes de base. Ces sept principes sont communs à d’autres nations ou peuples indigènes, bien que chacun les décrive différemment.

Ces principes, qu’Edward Benton Banai (Benaise) a détaillés, touchent à « qui nous sommes, la langue que nous parlons, la manière dont nous pensons, la façon dont nous connaissons et faisons les choses, notre manière d’entrer en relation et de nous relier à la terre »7.

Le site internet du Seven Generations Educational Institute les décrit. Chaque principe est nommé dans notre langue, l’anishinabemowin, et ensuite décrit.

« Notre manière d’**être,** ce sont nos valeurs et notre manière de vivre notre vie et d’être des Anishinabe, de manière la plus totale. Cela suppose que nous développions les plus hautes qualités de la personnalité anishinabe, qui est reliée à la terre et en relation avec la création.

Notre **langue** et notre manière originelle de parler, notre manière d’élaborer et d’exprimer nos pensées. C’est notre manière de communiquer avec la création, avec l’esprit et les uns avec les autres.

Notre **pensée,** ce sont nos croyances et notre manière de percevoir et de formuler les pensées. Elle est à la base de notre philosophie et de notre vision du monde anishinabe.

Nos **savoirs,** c’est la connaissance de nos origines, de notre manière de vivre, de notre manière d’être et de notre vision du monde.

Nos **agissements,** c’est notre manière de faire et les capacités vitales dont nous avons besoin pour vivre réellement dans le monde et contribuer à construire les qualités de vie et les qualités communautaires.

Nos **relations** entre nous et avec la Création tout entière sont des relations inclusives qui honorent l’interconnectivité de toutes nos relations, qui reconnaît et connaît la place de l’homme et ses responsabilités au sein de la famille du créé.

Les sept principes sont notre manière de nous **relier** à la terre et l’expérience totale du lien et de la relation à la Terre et à notre environnement. Cette connexion est le premier fondement de l’identité anishinabe, et c’est cette relation totale avec la Création qui détermine notre éthique environnementale »8.

Les principes sont présentés de manière très synthétique et théorique, comme un squelette sans chair ni sang. Je suis certaine que si nous cherchions des histoires qui transmettent les normes selon lesquelles nous devons vivre en tant qu’Anishinabeks, nous en trouverions beaucoup.

Nous avons également des pratiques et des protocoles, des rituels et des cérémonies qui les expriment et les formulent. Il y a par exemple des saisons bien précises pour cueillir les plantes médicinales. Et ce n’est pas seulement parce qu’on ne les trouve qu’à certaines périodes. Mais plutôt parce qu’en les cueillant durant les périodes défendues on détruirait le cycle de vie des plantes.

Un autre exemple de protocole est celui du « Cercle parlant ». On peut y avoir recours pour différentes raisons. À en croire mon expérience, il fait toujours partie de la cérémonie de la hutte à sudation et du calumet. Quand un cercle est en cours, le protocole est le suivant : un objet comme une plume, une pierre ou un bâton est fait passer de main en main le long du cercle. Chacun interviendra à son tour, l’un après l’autre. Quand une personne tient l’objet, toute l’attention doit être portée sur elle. Tout le monde doit écouter et être attentif à ce qu’elle dit, même si c’est long ou hors-sujet. Personne ne doit interrompre, poser des questions, corriger, donner des conseils, provoquer ni contredire cette personne. Chacun est entendu tour à tour. Le sens et le message étant que chacun détient une part de la vérité, du savoir, de la vision, de la perception ou de la sagesse concernant le sujet et que chacun doit être entendu et replacé dans l’ensemble des contributions.

Voyons à présent plus amplement ce qu’est cet « art de vivre une bonne vie » du peuple indigène.

En 2014, l’organisation *Kairos: Canadian Ecumenical Justice Initiatives* a publié un petit livre intitulé *Indigenous Wisdom: Living in Harmony with Mother Earth* dans lequel l’auteur, John Dillon, écrivait :

« Les peuples indigènes peuvent nous guider et nous apprendre comment vivre en harmonie avec la Terre Mère, en ne prenant d’elle que ce dont nous avons besoin et étant conscients des conséquences de nos actions pour les sept générations à venir »9 (p. 3).

Et il ajoute : « Les langues originales des peuples des Andes ont chacune une expression qui résume cette ancienne sagesse : *suma qamana* en aymara ; *sumac kawsay* en quechua ; *teko pora* en guarani ; et *kume mogen* en mapuche. (…) [Au Canada et aux USA] le terme en Cree pour le même concept est *miyo matuswin* »10 (p. 3).

Dillon écrit encore : « Ces termes peuvent se traduire en espagnol par *buen vivir* (le bon vivre) ou *vivir bien* (vivre bien), et en anglais par *living well* (vivre bien) ou *the good way of living* (la bonne manière de vivre) … ou *living appropriately so that other may also live* (vivre de manière appropriée afin que les autres aussi puissent vivre) »11 (p. 4).

Et : « Lors d’une conférence à Quito en janvier 2010, David Choquehauna, (…) un Aymara, a décrit 10 caractéristiques du vivre bien »12.

Je n’en citerai que quelques-unes pour vous donner une idée des ressemblances philosophiques, spirituelles et culturelles avec les sept principes du *mino bimaadiziwn*.

La première est la suivante. *Vivre bien* signifie vivre en s’appuyant sur les connaissances de nos peuples, et non pas vivre mieux au détriment des autres. *Vivre bien* signifie vivre en communauté, en fraternité, surtout en complémentarité, où il n’y a ni exploités ni exploitants, ni exclus ni personnes qui excluent, ni marginalisés ni personnes qui marginalisent. *Vivre bien* signifie être complémentaires, et non pas être en compétition ; partager et non pas profiter de son voisin ; vivre en harmonie avec les personnes et avec la nature…13

La deuxième caractéristique est que « pour *vivre bien*, ce n’est pas le bien-être individuel qui est la priorité mais la communauté où toutes les familles vivent ensemble. Nous faisons partie d’une communauté tout comme une feuille fait partie d’une plante »14.

Ou encore : « *Vivre bien* signifie récupérer les savoirs accumulés dans l’expérience de nos peuples ; récupérer la Culture de la Vie ; restaurer l’harmonie et le respect mutuel avec la Mère Nature, (…) où rien n’est séparé, où le vent, les étoiles, les plantes, les pierres, la rosée, les collines, les oiseaux, les pumas sont nos frères et nos sœurs, où la terre est vivante et la maison de tous les êtres vivants »15.

Selon la neuvième caractéristique « pour arriver à *vivre bien*, nous construisons une souveraineté où nous prenons des décisions, nous résolvons des conflits, et nous arrivons à des accords à travers des consensus et non pas à travers la démocratie. La démocratie suppose la soumission où des minorités se plient face à des majorités ou des majorités forcent des minorités à se plier. Il est très important que chacun ait le droit de participer et d’être entendu. Nous devons nous engager à trouver des consensus où tous contribuent à la prise de décision »16.

Et la dernière caractéristique : « Nos ancêtres nous ont appris que nous devons respecter la terre, l’eau, l’air et le feu. Depuis les temps immémoriaux, nous sommes habitués à être en relation avec nos eaux, le soleil, la lune, les vents, les quatre points cardinaux, et tous les animaux et les plantes qui nous accompagnent sur nos terres. Nous avons toujours considéré la nature aussi importante que nous. L’eau que nous recevons du ciel, les montagnes, les forêts et les terres vivent encore dans le cœur de nos gens »17 (p. 5-6).

À notre époque, alors que nous traversons une crise environnementale mondiale, d’aucuns se tournent vers les peuples indigènes à la recherche d’une aide ou de conseils. En ces temps où la Terre Mère et toute la vie sur terre est en danger, beaucoup essayent de comprendre comment vivre et comment prendre soin de ce que le pape François appelle « notre maison commune »18.

Dans un de ses poèmes, que je n’ai malheureusement pas retrouvé cette fois-ci, mon père disait : « Nous sommes les derniers enseignants sur cette terre ». Je vois qu’il avait raison, maintenant que certains se tournent vers les peuples indigènes à la recherche d’une sagesse pour ne pas endommager la terre et l’eau, et pour comprendre comment nous sommes tous en relation dans ce cheminement spirituel. Ils sont à la recherche d’histoires capables de changer leur vie, de changer leur relation avec la Terre Mère et leurs enfants.

Oui, les histoires nous aident à trouver et à donner un sens. Les rêves et les prophéties font cela aussi. Ils ne viennent pas tant de nos esprits conscients comme le font les histoires, mais de notre inconscient, de notre âme/esprit, de notre nous intuitif. Et ils sont tout aussi vrais et valables.

Je voudrais illustrer ce propos à l’aide de deux histoires.

La première vient des peuples indigènes. Elle raconte que nous avons vécu ici, en liberté, pendant des millénaires, sur des terres qui appartiennent au Créateur. Le Créateur nous a placés ici et nous a ordonné de prendre soin de la terre et de toute la vie qui y grandit. Ce faisant, nous avons prospéré. À certaines périodes nous avons échoué et n’avons pas répondu aux rêves du Créateur. Ce furent des périodes de souffrance.

D’autres sont arrivés sur l’île de la Tortue après nous. Ils étaient à la recherche d’une terre, de liberté et de vie mais ils ne nous ont pas vraiment vus. Ni écoutés. Nous les avons acceptés, aidés, nous avons passé des traités avec eux et ils nous ont blessés et dominés. Nous en payons encore les effets aujourd’hui. Ils ont pris nos terres, nos vies, nos modes de vie culturels et spirituels, nos identités. Ils ont même pris nos enfants et continuent à nous les prendre. Nous avons la sensation d’être un peuple brisé, même si notre esprit lutte pour que nous restions forts et libres. Mais aujourd’hui nous retrouvons aussi notre héritage.

La deuxième histoire appartient aux peuples des colons et des immigrants qui sont venus sur ces terres au cours des cinq cents dernières années et plus. Ils sont venus en quête de liberté, de vie, de bien-être et d’un lieu qui soit à eux. Nombre d’entre eux étaient des persécutés dans leur propre pays, souvent par des personnes qui se considéraient privilégiées. En venant ici, ils apportaient leur propre culture, leur propre spiritualité et leur propre manière d’être. Ils apportaient aussi des comportements de supériorité, de propriété et la conviction qu’il n’était pas possible ni faisable de vivre en égaux. Il fallait toujours que quelqu’un domine !

Leur histoire, qui a encore cours aujourd’hui, racontait qu’ils avaient des droits sur ce territoire puisque leurs chefs politiques spirituels avaient déclaré qu’il n’appartenait à personne. Celui qui l’aurait découvert aurait eu le droit de le posséder. Ils croyaient que seuls les populations qui avaient leur foi et appartenaient à leur race détenaient la vérité ; et que non seulement ils avaient le droit de l’imposer mais que c’était de leur devoir de le faire. La plupart d’entre eux n’ont vu que les bonnes choses qu’ils ont apportées (le progrès selon eux) mais ils n’ont pas vu tout le mal qu’ils ont fait et tout ce qu’ils ont détruit. Ils ont fait des lois et créé des structures qui satisfaisaient leurs besoins mais niaient ceux des autres. »

Ces histoires étaient en conflit ! Aujourd’hui nous vivons avec ces deux histoires et avec les conséquences de ce conflit. Pour certains c’est une souffrance de vivre sur ces terres, pour d’autres c’est un endroit idéal. Nous n’avons pas encore appris à nous mettre dans la peau de l’autre. Nous n’avons pas encore appris que la violence ne donne pas la vie ! Nous n’avons pas encore appris que la terre, la Terre Mère, appartient vraiment au Créateur et que nous leur appartenons à tous les deux : nous sommes leurs enfants, nous sommes des frères et des sœurs les uns pour les autres.

Qu’est-ce que cela veut dire ? Quel espoir y a-t-il ?

Il existe une prophétie Hopi qui parle d’un changement dans les vies des peuples indigènes. Et elle parle du lien qui sous-tend les deux histoires.

Certains d’entre vous se souviendront, comme moi, du jour où la navette spatiale a atterri sur la lune. Nous connaissons tous les mots magnanimes et jubilatoires de Neil Armstrong. Mais tout le monde ne se souvient sans doute pas des premiers mots qui furent prononcés au quartier général de la NASA pendant que tout le monde regardait et attendait. Au milieu des larmes de soulagement et d’exultation, le porte-parole de la NASA a dit : « L’Aigle a atterri ». Pour le peuple des colons ces mots étaient synonymes de victoire, et du pouvoir que cela signifiait par-dessus tout.

Mais pour la plupart des peuples indigènes qui connaissaient – ou qui apprirent par la suite – la prophétie Hopi, cela voulait dire espoir et changements dans leur histoire, dans leurs communautés et dans leurs vies.

Ils avaient déjà entendu ces mots, « L’Aigle a atterri », mais la signification était totalement différente.

Lee Brown raconte que la prophétie disait ceci : « Quand l’aigle volera au plus haut dans la nuit, ce sera la première lueur d’un nouveau jour. Ce sera le premier dégel du printemps » « Et à ce moment-là » disent-ils « beaucoup de natifs dormiront » ce qui signifie, symboliquement, qu’ils auront perdu leurs enseignements. Certaines tribus disent que ce sera comme être congelés, comme entrer dans un long hiver. Sachant que beaucoup d’auditeurs appartenaient à des tribus qui avaient cette même prophétie, il dit encore :

Ils disaient « Vous allez assister au moment où l’aigle volera au plus haut dans la nuit et atterrira sur la lune ». Certaines tribus disent que l’aigle fera le tour de la lune. Certaines tribus disent que l’aigle volera au plus haut dans la nuit. Mais ils disent « bien sûr, aux premières lueurs d’un nouveau jour, si vous étiez resté éveillé toute la nuit, vous remarqueriez combien il fait noir. Et la première lueur, vous voudriez la voir, mais vous ne pourriez pas. Elle vous échappe. Vous voudriez la voir changer mais il fait noir et puis tout d’un coup il fait jour sans que vous vous en aperceviez ».

Imaginons ce moment-là. L’Aigle a atterri sur la lune, 1969. Quand la navette a atterri, ils ont envoyé le message « L’Aigle a atterri ». Traditionnellement, les peuples natifs depuis la région des Inuits, partagent avec nous cette même prophétie, et jusque chez les Quechuas en Amérique du Sud. Ils ont partagé avec nous le fait qu’ils ont eux aussi cette même prophétie. Quand ils ont entendu ces premiers mots « L’Aigle a atterri », ils ont su que c’était le début d’une nouvelle ère et d’un nouveau pouvoir pour les peuples natifs. Rien ne pouvait plus nous arrêter désormais. Nous pouvions faire ce que nous voulions »19.

Il y a alors eu une résurgence de l’identité, de la spiritualité et de la culture indigènes en Amérique. C’est alors que nos histoires ont commencé à changer. Nous avons commencé à nous reprendre en mains, à retrouver notre pouvoir de vie. Nous avons encore beaucoup à faire mais nous sommes en route. Les changements ont lieu en nous et autour de nous.

Je trouve de l’espoir dans cette prophétie et dans les changements qui ont lieu. Nous sommes réellement en chemin. Nous retrouvons ce que nous sommes, nos valeurs, nos langues et cela fait de nous ce que nous sommes destinés à être, en relation avec la création tout entière et avec notre Créateur.

J’ai récemment participé à une retraite au cours de laquelle le directeur, le père Philip Chircop, S.J., a dit « Toutes les Écritures peuvent être lues en gardant à l’esprit trois mots. L’écriture de nos vies peut aussi se lire en gardant ces trois mots à l’esprit ». Puis il a écrit : « Orientation → Désorientation → Réorientation ». Il a tracé une courte flèche entre les deux premiers mots, et une autre beaucoup plus longue entre le deuxième et le troisième. Il a dit qu’entre ces deux derniers, il y a une lutte qui doit se produire avant que nous arrivions à nous réorienter.

Je crois que je vous ai présenté ici l’expérience indigène de ce processus. Nous sommes encore dans la phase de désorientation mais il y a des signes de réorientation. Je ne peux vous décrire le même processus pour les peuples des colons car je ne suis pas certaine que votre peuple ait connu une désorientation assez forte, à comparer à notre histoire ou à la vôtre personnelle, que pour avancer dans ce processus. Je vous laisse juger par vous-mêmes. Je sais pourtant que certains d’entre vous ont bougé. Ce sont vos prophètes et vos visionnaires. Ils modifient leurs histoires et œuvrent avec nous pour construire une nouvelle histoire. Etes-vous l’un d’entre eux ? Serez-vous l’un d’entre eux ? Merci !

1, 2, 3, 4 *The Mishomis Book: The Voice of the Ojibway by Edward Benton-Banai*, Red School House 1988. Produit et distribué par Indian Country Communications, Inc., Route 2, Box 2900-A, Hayward, WI. 54843 (715) 634-5226 (p.p. 60-66). Les notes 1,2 ,3 sont des citations, la note 4 est une paraphrase.

5 Leanne Simpson, *Dancing on Turtle’s Back: Stories of Nishinabeg Re-Creation, Resurgence and a New Emergence,* Arbiter Ring Publishing Winnipeg, MB, 2011 [www.arbiterring.com](http://www.arbiterring.com) (Note 18 p. 27)

6, 7, 8 Seven Generations Educational Institute [www.7generations.org/](http://www.7generations.org/)

9 to 17 John Dillon,*Indigenous Wisdom: Living in Harmony with Mother Earth*, Kairos Canada, 2014.

18 Pape François, *Laudato Si’ sur la sauvegarde de la maison commune*
19 Prononcé par Lee Brown en 1986 lors d’un Conseil indigène à Fairbanks, Alaska. Accessible au lien suivant : <http://www.crystalinks.com/hopistonetablets.html>